Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 87 (1942)
Heft: 1

Artikel: La bataille des Alpes [suite]
Autor: Olry
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342101

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La bataille des Alpes

(Suite.)

1. *En haute montagne.*

L'offensive italienne se borne à :

— une poussée de la 4e D.I. « Livornio » en liaison avec la 16e D.I. « Pistola » descendant de la crête frontière jusqu'aux abords de la Tinée depuis Isola jusqu'à mi-distance entre cette localité et St-Etienne de Tinée.

Cette activité se manifeste à partir du *20 juin*, en particulier en direction de Tolondet devant lequel les éléments italiens, bloqués à hauteur du Pont-Rouge par nos avant-postes et les feux de notre artillerie, ne peuvent réussir à franchir la Tinée et redescendent plus en aval en direction d'Isola, toujours sur la rive gauche de la Tinée.

— une action locale, dans la haute Vésubie, où un détachement italien (1 bataillon du 1er alpini) s'avance *le 21 juin* jusqu'à Berthemont mais, pris sous le feu de nos armes automatiques, est refoulé, laissant entre nos mains près de 40 prisonniers.
— enfin, sur l'Aution où l'artillerie italienne prépare contre le col de Raus une attaque qui ne débouchera pas.

2. *Dans le saillant de Saorge.*

Le 20 juin, les Italiens renouvellent leurs tentatives précédentes pour atteindre la Roya en descendant du Mont Aine

vers Breil et les granges de Vezaire et de la région de Pève vers Saorge.

Le 21 juin, accalmie pendant laquelle les Italiens regroupent les éléments engagés et préparent l'entrée en ligne de nouvelles forces.

Le 22 juin, attaque générale en liaison avec celle qui se développe jusqu'à la mer : une division (3e D.I. « Ravenna ») tente de pousser par Fontan vers Breil ; elle engage en première ligne dans la vallée de la Roya un bataillon devant lequel se replie pas à pas une de nos S.E.S. qui, le soir, tient encore toute la partie sud de Fontan.

Le 23 juin, cette S.E.S. évacue Fontan, mais les Italiens sont arrêtés au confluent du Cairos et ne peuvent réussir à pénétrer ni dans le village de Saorge, ni dans le couvent à l'est du village.

La situation restera sans changement jusqu'à l'heure de l'armistice.

3. *Entre le Grammondo et la mer.*

Les forces italiennes vont développer là une puissante offensive alimentée par 42 bataillons, appuyée par une nombreuse artillerie.

Le 20 juin, l'attaque menée par la 5e division italienne débute par une très forte préparation d'artillerie.

Certains de nos ouvrages ainsi que certaines positions de batteries (Monte-Grosso - Agaisen - Cap Martin - Crête de Torraga en particulier) sont pris à partie par des pièces lourdes de 149, 210 et peut-être même de calibres supérieurs [1].

L'échec est complet ; notre artillerie de forteresse et de position ayant répondu à toutes les demandes d'appui de l'infanterie par des tirs rapides, remarquablement appliqués sur les objectifs signalés et qui ont causé de très fortes pertes à l'ennemi.

[1] Nous avons cru identifier un calibre de 380 sur le Monte Grosso.

Seul l'ouvrage du Pont St-Louis a pu être débordé mais il tient toujours et, sur les corniches, l'avance italienne a été arrêtée sensiblement à la frontière.

Le 21 juin, les Italiens ramassent blessés et tués, se regroupent et préparent l'entrée en ligne de nouvelles divisions entre Breil et la mer. Notre artillerie trouve encore l'occasion de disperser de gros rassemblements.

Le 22 juin de bonne heure, une attaque générale se déclenche contre le S.F.A.M., précédée d'une assez forte préparation d'artillerie sur toute la zone de Monte Grosso à la mer.

Deux divisions (37e D.I. « Modena » et 5e D.I. « Cosseria ») lancent leurs fantassins et leurs Chemises noires à l'assaut de notre position de Cuore à la mer. Deux attaques convergentes débouchent de part et d'autres du Mulacier prennent comme objectif la région du Razet. Au sud du Grammondo une forte attaque frontale vise les points forts de Castellar et de la Colle et les ouvrages d'avant-postes qui les couvrent. Nos S.E.S. supportent héroïquement le choc et arrêtent l'ennemi avec l'aide de nos petits ouvrages d'avant-postes, des sections défendant Castellar et la Colle, de notre splendide artillerie divisionnaire, de forteresse ou de position, qui fait un excellent travail malgré le brouillard gênant l'observation.

L'après-midi, la bataille se poursuit avec violence sur tout le front du Razet à la mer, avec des fluctuations continuelles dues surtout à l'action de l'artillerie sur les troupes assaillantes et à la résistance énergique de tous nos éléments d'avant-postes.

A la fin de la journée, les forces italiennes ont pu pénétrer entre les deux ouvrages de Scuvion et de Pierre-Pointue qui sont débordés, mais ces ouvrages pourront être ravitaillés au cours de la nuit et remplissent sans faiblir leur mission. Elles ont coiffé le sommet du Razet et commencent à descendre vers le Plan Germain. Arrêtées finalement par les tirs combinés de l'artillerie et des deux ouvrages, elles refluent vers le col

du Razet laissant des cadavres et des blessés sur le terrain.

Une sortie à la grenade d'une partie de la garnison de Pierre-Pointue a permis à celle-ci de ramener une dizaine de prisonniers qui sont enfermés dans l'ouvrage.

A Fascia Funda : un groupe d'éclaireurs s'est héroïquement défendu et 5 alpins se sont fait tuer sur leur arme qu'ils ont servie jusqu'au dernier moment.

Au sud, l'attaque, masquant l'ouvrage du Pilon, déborde la Colle par ses deux flancs est et ouest et atteint les réseaux qui protègent Castellar, obligeant à envisager le repli de ces deux derniers points avancés, comme il est prévu dans le plan de défense.

Par une radio émise par les Italiens, on apprend le soir que « le Duce lui-même ordonne impérativement de reprendre l'attaque sur Menton avec le régiment royal (89e R.I.) en la poussant jusqu'à l'assaut sans tenir compte des pertes ».

D'autre part des observateurs d'artillerie ont signalé des chalands qui se rassemblent derrière Grimaldi, ce qui peut faire craindre un débarquement éventuel sur le flanc ou les arrières du S.F.A.M., permettant de faire franchir à des engins blindés la zone des destructions, impraticable pour eux.

Nos troupes sont donc avisées d'être particulièrement vigilantes au cours de la nuit et l'artillerie reçoit l'ordre d'exécuter, pendant la nuit, sur tous les points du champ de bataille, des tirs de harcèlement en vue d'interdire ravitaillements et relèves et de gêner la circulation.

Du fait de ses pertes de la journée et de celles dues à ces tirs incessants au cours de la nuit du 22 au 23, l'ennemi, une fois de plus, doit se regrouper et évacuer ses nombreux blessés. Aussi la nuit reste-t-elle tout à fait calme.

Mais *le 23 juin* au matin, par un très beau temps, des escadrilles de bombardement qui, la veille, ont déjà opéré à Berre-les-Alpes, au Mont Chauve, aux Banquettes, viennent lancer leurs projectiles sur notre position de résistance dans la région des Corniches.

A ce moment, le Cuore tient toujours solidement malgré l'extrême fatigue de la S.E.S. qui s'y défend.

Toutes les S.E.S. qui ont combattu au sud jusqu'à la limite de résistance de leurs hommes, ont été, dans la nuit, repliées en arrière de la position de résistance et mises au repos afin de pouvoir être utilisées par la suite comme réserve de quartier.

La ligne jalonnée par les ouvrages d'avant-postes paraît, sur tout ce front, atteinte et parfois dépassée. Le Pilon, Pierre-Pointue et Scuvion tirent toujours, tandis que le Pont St-Louis, la Coletta et la Pena, avec lesquels on ne peut plus communiquer, ne donnent plus signe de vie.

Les éléments de la Colle ont été évacués et repliés sur les hauteurs de la rive gauche du Carei et l'ennemi est accroché aux réseaux de Castellar qui tient encore.

A Menton Caravan, les Italiens ne paraissent pas avoir dépassé les abords est du Vieux Menton (Hôpital Barriquand et port).

Le 23 juin, début de matinée assez calme. Un orage violent a d'ailleurs éclaté, s'ajoutant à un brouillard épais qui interdit toute visibilité.

Au plan Germain, la situation reste toujours des plus confuse. Les Italiens semblent avoir occupé l'ancien point fort, mais les forces qui le tenaient se sont retirées préalablement hors des bois, à la cote 1056 de la Graia d'Erch d'où ils dominent, à courte portée, leur ancienne position.

Scuvion et Pierre-Pointue sont dégagés et les communications par radio sont rétablies avec la Coletta et la Pena. Seul de tous les ouvrages d'avant-postes, le Pont St-Louis ne donne pour le moment pas signe de vie.

Le bataillon italien du Razet semble avoir été relevé par un bataillon frais. Des infiltrations sont signalées descendant du Plan du Lion. L'artillerie française, malgré le brouillard intense, contrebat d'ailleurs immédiatement tout objectif qui lui est signalé, tandis que l'artillerie italienne continue à pilonner la position de résistance avec des obus de tous calibres.

A partir de 17 heures, sous une pluie diluvienne persistante et par un brouillard opaque, la bataille reprend très violente dans Menton même.

D'assez nombreuses unités italiennes, en particulier des Chemises noires et des troupes d'assaut, profitant du brouillard, progressent dans Menton et vers 18 heures on apprend que les réseaux de fil de fer en avant de l'ouvrage du cap Martin sont attaqués par d'importants effectifs, pris aussitôt à partie par tout ce qui peut tirer sur ces assaillants, en particulier par les jumelages et les mortiers de 81 de l'ouvrage qui les prend de front à 200 mètres et par les feux de l'ouvrage de Roquebrune qui les fauche de flanc et sur leurs arrières. Les Italiens refluent alors rapidement en direction du Vieux Menton, poursuivis par de violents tirs d'artillerie,[1] et serrés de près par les patrouilles du 96e B.A.F. et les éclaireurs-skieurs qui occupent à nouveau la partie ouest de Menton.

Dans la crainte qu'à la faveur du brouillard, puis de l'obscurité de la nuit, l'attaque de la position de résistance ne soit reprise, une compagnie de tirailleurs sénégalais en réserve à la Turbie est avancée vers Ricard avec les deux compagnies de vieux chars F. T. dont dispose le S.F.A.M. et qu'il oriente respectivement sur la corniche haute et la corniche basse.

Pourtant, la soirée du 23 et la nuit du 23 au 24 se passent dans le plus grand calme, toutes les troupes veillant avec soin car le brouillard qui s'est maintenu est favorable à des infiltrations dangereuses ; l'artillerie poursuit pendant toute la nuit ses tirs de harcèlement courts et irréguliers sur les points de passage et les points les plus importants du champ de bataille. Le sous-secteur Sospel profite de ce calme pour faire permuter la S.E.S. qui tient encore la Cuore et qui est arrivée à bout de résistance physique et la S.E.S. qui occupe les Borgovine et n'a pas encore été engagée.

Par contre des infiltrations d'Italiens sont signalées de

[1] Un renseignement, donné par les Italiens après l'armistice, fait supposer que cette attaque aurait été menée par au moins deux bataillons dont 1 aurait été transporté par mer, à la faveur du brouillard, en longeant la côte, et débarqué au port de Menton.

divers côtés sans qu'il soit possible d'établir leur importance.

Le 24 juin, dès 5 heures du matin, les avions ennemis recommencent à voler au-dessus des lignes, mais sans lancer aucune bombe, et, sans doute, sans pouvoir reconnaître si le dispositif de défense a été renforcé, car il règne toujours un assez fort brouillard au sol.

La journée s'écoule ensuite dans le calme, toujours sous la pluie et dans le brouillard.

L'ennemi, qui a éprouvé de très fortes pertes la veille, ainsi qu'on l'apprendra plus tard, utilise sans doute cette journée pour amener à pied d'œuvre de nouvelles unités et se borne à des tirs d'artillerie sur nos positions ainsi que sur l'ouvrage encerclé du Pont St-Louis, dont l'équipage interdit toujours tout passage sur le pont.

L'ouvrage de Pierre-Pointue a pu être ravitaillé dans le courant de l'après-midi par une corvée qui a ramené les prisonniers faits le 22.

Vers 22 heures on apprend que l'armistice vient d'être signé entre la France et l'Italie.

Ainsi se termine la bataille pour Nice.

* * *

Le 25 au matin, les troupes italiennes progressent vers l'ouest, s'infiltrant à travers nos faibles éléments ; elles réoccupent ainsi sans combat le terrain abandonné par elles le 24 et atteignent la route Menton-Gorbio.

Un cordon de Sénégalais amené hâtivement au lever du jour derrière le Gorbio arrête enfin cette offensive nouvelle, mais nous perdons ainsi sans combat, dans Menton, le terrain compris entre le Carei et le Gorbio.

Le petit ouvrage du Pont St-Louis (1 officier, 1 sous-officier, 7 hommes), qui depuis 48 heures ne répondait plus aux appels de T.S.F., n'a pas eu connaissance de l'armistice et continue à interdire la route.

Des officiers français réussissent à entrer en communication

avec lui par l'entremise des Italiens et la barrière de l'ouvrage est entr'ouverte, sur leur demande, pour permettre le passage des ambulances évacuant les très nombreux blessés italiens de Menton.

Deux jours plus tard, le commandement italien fait demander au commandant du XVe corps de consentir à l'ouverture totale de la barrière et au désamorçage des champs de mines afin de permettre le passage des convois d'évacuation sanitaires et de ravitaillement des troupes d'occupation de Menton.

Finalement, la garnison du Pont St-Louis rentre librement dans nos lignes avec ses armes, ses bagages, ses vivres, emportant la clef de l'ouvrage après en avoir refermé la porte.

* * *

Au cours de cette bataille de 10 jours, le 15e corps d'armée a magnifiquement rempli sa mission.

Le bilan de l'offensive italienne, c'est l'occupation de Fontan et de la partie est de Menton : La position de résistance est intacte. Nulle part, sauf quelques heures devant l'ouvrage du cap Martin, l'ennemi n'est parvenu au contact de la lisière extérieure de cette position de résistance, malgré la supériorité considérable de ses effectifs.

C'est la 15e C. A. qui, de l'ensemble du front des Alpes, a subi les attaques les plus puissantes, entre le Grammondo et la mer. A tout prix, les Italiens cherchaient à forcer la ligne de défense et à s'assurer un succès avant la conclusion de l'armistice.

Les conditions atmosphériques, qui ont gêné leurs opérations en haute montagne, ont au contraire, facilité leur progression sur la côte, grâce au brouillard intense qui régnait dans toute la zone d'attaque et qui gênait la précision de nos tirs d'artillerie.

Le 15e C. A. a cependant tenu sans aucune défaillance. Le mérite en revient à son chef d'abord, le général MONTAGNE

qui avait préparé la défense avec un soin méticuleux et qui l'a conduite avec maîtrise, tandis qu'à l'avant le général MAGNIEN, commandant le S.F.A.M., apportait toute son énergie à l'exécution. Il revient aussi à notre artillerie qui, avec une précision implacable, a su dissocier les attaques ennemies.

Il revient enfin et surtout aux vaillantes troupes des avancées, et notamment aux sections d'éclaireurs-skieurs qui, luttant contre des forces très supérieures, ont su disputer pied à pied le terrain dans la zone des avant-postes, ainsi qu'à l'héroïque garnison du Pont St-Louis dont le maintien à son poste sur la seule route praticable a constamment interdit toute circulation de convois de ravitaillement et d'évacuation, contribuant ainsi à briser les possibilités d'une offensive de grand style.

Dans le secteur des Alpes-Maritimes, les Italiens engagèrent 5 divisions en première ligne (environ 80 000 hommes), qui laissèrent 470 prisonniers entre nos mains.

Ces forces subirent des pertes importantes, si l'on en juge par les quelques précisions suivantes :

— à la Pierre-Pointue, environ 200 tués ;
— à l'hôpital Barriquand, 200 blessés graves ;
— la division « Modena » a accusé 500 hommes hors de combat ;
— le 340e bataillon de Chemises noires a accusé 200 hommes hors de combat ;
— à Castellar et aux Granges St-Paul, le 89e R. I. subit des pertes importantes ;
— aux granges de Zuaine, nombreux morts du 37e R. I.

Nos propres pertes se limitent à 50 hommes tués, blessés ou disparus.

LA RÉSISTANCE CONTRE LES FORCES ALLEMANDES

Tandis que l'Armée des Alpes porte tout son effort défensif pour briser l'offensive italienne avec les faibles moyens dont elle dispose, un autre danger, plus grave encore, se précise chaque jour davantage sur son flanc nord.

Dès le 15 juin, en effet, les colonnes motorisées allemandes sont à Langres : la poussée allemande va-t-elle s'orienter vers le sud des Vosges pour achever l'encerclement des Armées françaises de l'Est, ou va-t-elle continuer droit au sud vers le sillon rhodanien ?

Mieux vaut prévoir l'hypothèse la plus défavorable : aussi, dès le 15 juin, le général Olry prend-il la décision de *faire face à ce nouvel ennemi, sans enlever un homme, une arme, aux troupes qui font face à l'Italie.*

Il va donc falloir organiser de toutes pièces les éléments destinés à constituer un front face au nord et dans les délais les plus courts, car les forces allemandes avancent de 60 km. par jour : dès le 16, leurs avant-gardes atteignent le Doubs ; le 17, elles le franchissent et sont à Lons-le-Saulnier ; le 18, elles arrivent à Bourg. Il devient évident que l'armée allemande conjugue sa progression avec l'offensive italienne et qu'elle veut effectuer sa jonction avec l'armée italienne.

Jour et nuit, avec la volonté d'aboutir, l'Etat-Major de l'Armée des Alpes va s'atteler à l'organisation de cette « levée en masse » qui se traduira le 24 juin, par la mise en place d'une petite armée de 30 000 hommes et de 130 canons [1] sur un nouveau front improvisé.

A vrai dire, ces éléments sont des plus divers ; ils comportent notamment :

[1] 15 bataillons d'infanterie, 12 batteries d'artillerie, 3 éléments de groupes de reconnaissance, 14 compagnies du génie, 3 compagnies de transmissions, 13 compagnies de l'air, 1 détachement de canonniers marins.

— des unités régionales (infanterie, artillerie, génie) ;
— les effectifs disponibles des dépôts groupés en bataillons, batteries et compagnies du génie et de transmissions ;
— des unités reconstituées en totalité ou en partie avec des formations récupérées sur des éléments des Armées du Nors-Est (notamment le 104e régiment d'artillerie et 3 éléments de groupes de reconnaissance) ;
— des canonniers marins servant des matériels de 65 et de 47 utilisés en anti-chars. etc....

Chaque jour les unités nouvelles sont mises sur pied et transportées par V. F. et par camions vers leurs emplacements de combat, en arrière desquels l'Etat-Major de l'Armée crée des bases de ravitaillement en vivres, munitions et matériel.

On mène tout de front, vu l'urgence :

— l'organisation des unités, celle du commandement ;
— les travaux de défense et de destruction ;
— le rétablissement et le maintien de l'ordre dans la vallée du Rhône où des barrages successifs canalisent et orientent la cohue des réfugiés civils et les convois militaires des Services repliés.

Et, chaque jour, l'organisation du commandement et des transmissions prend corps : la préparation des destructions s'achève devant les positions échelonnées en profondeur et dont l'armée a pris directement en main la constitution.

Finalement tout sera prêt au moment où les avant-gardes allemandes prendront contact avec la première position de défense organisée, cependant que s'achève l'occupation de la 2e position et que s'amorce celle d'une 3e position.

L'organisation et la conduite de la défense comprennent trois phases :

La 1re phase, du 15 au 17 juin :

L'Armée se prépare à arrêter les forces allemandes sur le Rhône, de Bellegarde à Lyon.

La 2e phase, du 18 au 21 juin :

Lyon ayant été déclarée « ville ouverte », l'Armée organise une position sur l'Isère et le rebord occidental du massif de la Grande-Chartreuse, tandis qu'elle prépare le doublement de celle-ci par une position s'appuyant sur la Drôme, le massif du Vercors et la crête orientale et méridionale des massifs de la Grande-Chartreuse et des Bauges.

La 3e phase, du 22 au 25 juin :

L'Armée arrête l'ennemi sur la 1re position et renforce chaque jour les deux positions déjà organisées, en fait jouer préventivement et successivement les destructions de 1re urgence, tout en préparant l'organisation et la défense d'une nouvelle position sur la Durance.

La 1re phase.

La poussée entreprise par les unités motorisées et blindées allemandes en direction générale Langres-Dijon-Lyon, conduit le général commandant l'Armée à utiliser la ligne naturelle de défense constituée par le Rhône entre Bellegarde et Lyon et à organiser sur les barrages de cet obstacle un front défensif s'appuyant à l'est à la 2e position tenue par le S. D. R. (au sud de Fort-l'Ecluse) et se reliant par le Rhône à l'ouest de Lyon aux défenses préparées entre Rhône et Loire par Larbresle et Tarare.

Le commandement sur ce front est réparti entre le général commandant le S.D.R. jusqu'au Rhône de Culoz (inclus), et le général commandant la 14e Région en aval de Culoz (exclu).

Tous les moyens disponibles : un régiment de tirailleurs sénégalais, 2 groupes d'artillerie, l'escadron moto. du G.R.D. (64e D.I.), convergent, le 15 et le 16 juin, sur ce front et sont mis à la disposition du général commandant la 14e Région pour renforcer les unités régionales dont il dispose.

Mais une décision gouvernementale allait modifier totalement la conception du commandant de l'Armée, en lui imposant, le 18 juin, de considérer Lyon comme une ville ouverte, aucune destruction et aucune défense ne devant être faite dans la ville proprement dite.

Cette décision est notifiée à 0915, par le général Weygand.

La brèche que créent dans la position de défense du Rhône les 7 ponts intacts de Lyon rend désormais impossible la défense de cette position.

Il faut prendre d'autres mesures pour limiter l'encerclement par le nord-ouest de l'armée des Alpes, donc improviser une nouvelle position de défense sur l'Isère [1].

La 2e phase.

Heureusement, les esprits sont déjà orientés sur cette défense et les reconnaissances faites : dès le 11 juin, des directives ont été données pour l'organisation et la défense de la Zone des étapes contre les engins blindés et les reconnaissances ont été faites sur le « quadrillage naturel » du terrain.

Le 18 juin, dès 12 heures, l'Armée définit dans une instruction l'organisation de la défense sur la nouvelle position I, « empruntant l'obstacle constitué par l'Isère jusqu'au verrou de Voreppe, *barrage essentiel* », puis par la montagne de l'Epine et le mont du Chat.

Une instruction complémentaire prescrit « en vue de prévenir la conséquence d'une rupture de ce dispositif, son doublement par une autre position jalonnée par la Drôme, la crête du Vercors, le confluent Drac-Isère, le rebord oriental du massif de la Grande-Chartreuse, le rebord sud des Bauges », position II.

[1] Dès le 18 juin, du reste, la partie de la zone d'action de l'Armée des Alpes située au nord de l'Isère en aval d'Albertville et au Nord du Col du Bonhomme et de l'Aiguille des Glaciers passe aux ordres du Général commandant le G.A. 2 qui a installé, dès le 17 juin, son P.C. à Bourg.

Le tracé de ces positions vise à assurer la couverture, face à l'ouest et au nord, des communications ferrées et routières par le col de Lus-la-Croix-Haute et desservant toute la zone nord du 14e C. A. (Tarentaise et Maurienne).

Il est convenu avec le G. A. 2. que le secteur défensif du Rhône repassera aux ordres de l'Armée des Alpes lorsque les éléments retardateurs de la 14e Région (groupement du général Cartier) seront obligés de se replier à l'est du méridien St-Genix-Voreppe.

Le 19 juin dans l'après-midi, les avant-gardes allemandes traversent le Rhône sur les ponts de Lyon. En amont, elles sont bloquées devant les destructions opérées : Bellegarde tient toujours.

L'idée n'est pas admise par le général Olry de retirer des troupes d'intervalle dans la zone du 14e C. A. pour assurer dans de meilleures conditions la défense de la position I. Dans une instruction du 20 juin, il prescrit :

« L'Armée des Alpes a été mise face à l'Italie ; elle y reste.

» Contre l'enveloppement par des forces allemandes qui se manifeste, j'ai mis tout ce que j'ai pu, obstacles, effectifs, armes. Le dispositif improvisé ne vaut certainement, ni en qualité, ni en quantité, ce que nous avons face à l'est.

» La caractère de l'irruption allemande, c'est la vitesse. Nous n'avons pas le temps, la possibilité de rien changer à notre articulation : nous nous exposerions à être pris en flagrant délit de changement.

» Sans rien changer au dispositif, ni à l'est, ni au nord, ni à l'ouest, je m'efforcerai, avec d'autres moyens récupérés, de donner de la profondeur à la défense, face au nord, entre Isère et Drôme, et face à l'ouest sur le Vercors.

» Quant à l'avant, tout ce qu'il peut et doit faire, c'est d'établir :

— sur ses arrières immédiats des bouchons, face à l'ouest ;
— sur les pénétrantes routières qui donnent accès vers lui,

un système doublant le cloisonnement Rhône-Isère établi sur les arrières lointains.

» Mon effort se porte en outre à ravitailler l'avant en resserrant de plus en plus les communications de l'armée vers le sud, puis en les faisant remonter sud-nord par tous les itinéraires qui seront utilisables. »

Tout l'effort de l'armée des Alpes, sur son plan, se porte maintenant sur le front de l'Isère qui s'appuie à gauche sur le Rhône et remonte au nord par Voreppe, la Dent du Chat, Culoz, sur Fort-l'Ecluse.

Le communiqué allemand, du 20 juin, fait d'ailleurs connaître l'intention des Allemands de prendre à revers la ligne des Alpes et de faire à Chambéry leur jonction avec les Italiens.

Le 20 juin, l'ordre est donné de faire sauter les ponts de l'Isère. Une réorganisation du commandement confie la défense de l'Isère, du Rhône à St-Nazaire, au général Vichier Guerre avec 10 bataillons, 11 pièces de 75 et quelques chars R. 35 d'instruction provenant du dépôt du 504 R.C.C., indépendamment de l'appui de plusieurs batteries d'A.L.V.F.

Plus au nord, la position est défendue par le groupement du général Cartier qui dispose d'environ 10 bataillons et de 35 pièces d'artillerie de divers calibres.

Tous les éléments disponibles dans les dépôts, tous les éléments récupérés, détachements de l'armée de terre, de l'air, de la marine, sont installés sur la rive sud de l'Isère. La Marine envoie un détachement qui amène 38 canons de marine (21 de 47 et 17 de 65 provenant de bateaux désarmés). Ces pièces sont montées sur crinoline : il faut donc les installer sur des socles en béton pour qu'elles puissent tirer. Pendant trois jours, sapeurs, marins, fantassins, travailleront d'arrache-pied à mettre en place ce matériel qui participera à la défense.

Au nord de l'Isère, le groupement Cartier, qui avait été mis par le G. A. 2 aux ordres de la 2e armée, se bat toujours au sud de Lyon.

Vivement pressé, le 20 juin, il fait connaître qu'il effectuera son repli sur l'Isère dans la nuit du 20 au 21 en direction de Voreppe, du Guiers et de la montgne de l'Epine, où il repassera, comme convenu, aux ordres de l'armée des Alpes.

Désormais, le contact ne va pas tarder à être pris avec les avant-gardes allemandes.

Toutes les destructions ont été *préventivement* exécutées *dans la zone d'action de l'Armée des Alpes*, conformément aux prescriptions impératives précédemment données :

« Tous les ponts sauteront sur une position dès que l'ennemi atteindra la position la précédant immédiatement ; tous les points de passage existants seront détruits à l'exception d'un passage ou deux qui serviront de ligne de communication et de repli et dont la destruction ne sera effectuée qu'ultérieurement. »

C'est ainsi que toutes les destructions sont effectuées sur l'Isère et sur le Rhône de Valence, de façon à assurer la couverture du flanc ouest de la position I.

Seuls, les ponts V. F. ne sont que très fortement obstrués par des locomotives et wagons détaillés.

Quant à l'Isère, son débit va être accru de 600 à 1000 m³ par seconde et son plan d'eau relevé d'un mètre, par l'ouverture des vannes des barrages du Chambon, du Sautet et de la Bissorte [1].

Sous cette poussée, l'Isère roule un flot tumultueux : elle constitue désormais un obstacle dont le franchissement se heurterait à des difficultés *techniques* des plus sérieuses.

C'est d'un cœur ferme que, derrière cet obstacle, les défenseurs de la position I attendent le choc.

[1] Les pluies diluviennes permettront de refermer les vannes et de conserver une réserve d'eau susceptible d'accentuer le débit de 300 m³ pendant 6 jours.

La 3e phase.

Le 21 juin, l'ennemi a reconnu les passages de l'Isère à Pont d'Isère, Bourg-de-Péage et St-Nazaire : les 65 et 47 de marine sont en place et détruiront plusieurs engins blindés. En même temps, il refoule progressivement les avant-gardes du groupement Cartier en direction de Voreppe et au sud du Rhône de St-Genix, tandis que, plus au nord, il est toujours arrêté devant les destructions de Bellegarde.

Les opérations allemandes vont se traduire, du 22 au 25 juin, par 2 actions conjuguées visant Grenoble et Chambéry, tandis que sur l'Isère, en aval de Voreppe, il se bonera à resserrer le contact et à préparer, dans la nuit du 23 au 24, un franchissement de l'Isère à Pont d'Isère.

Les objectifs de Grenoble et Chambéry sont, en effet, les plus urgents à atteindre pour donner la main aux forces italiennes qui ont déclenché le 21 juin leur offensive d'ensemble sur le front des Alpes.

Devant Voreppe, de violentes attaques sont exécutées le 23 et surtout le 24, mais elles ne réussiront pas à forcer le défilé qui couvre Grenoble. Le 104e R.A.L., reconstitué en matériel moderne (105 L et 155 G.P.F.) après son embarquement à Dunkerque, vient d'être déployé et contribue par ses feux puissants et précis à briser les dernières attaques allemandes.

Grenoble n'aura connu que quelques obus sur ses faubourgs nord-ouest, car l'ennemi bloqué dans la vallée se verra arrêté à son débouché du col de la Placette par lequel il a cherché à déborder la défense de Voreppe.

Par contre, plus au nord, en direction de Chambéry, les avant-gardes allemandes ont trouvé intact, le 22 au matin, le pont de Culoz dont la destruction n'avait pas été décidée préventivement, relevant précédemment d'une autre autorité. Par suite d'un raté de mise de feu, elle ne peut être effectuée au dernier moment.

Cette brèche malencontreuse dans le dispositif de défense permet aux avant-gardes allemandes de s'infiltrer dans la trouée d'Aix-les-Bains qui est atteint le 22 au soir, ainsi que St-Pierre-de-Curtille.

Pour endiguer cette progression, le général commandant le 14e C.A. met à la disposition du général Cartier le groupement Trollier avec mission de barrer les débouchés sud du lac et le renforce du 93e B.C.A. d'une batterie de 75 et d'une section de 105 L 36 prélevée sur le 104e R.A.L. En même temps, l'armée peut réussir à amener le 24 à midi à Montmélian un bataillon de tirailleurs enlevé en camions à St-Rémy-de-Provence, au sud d'Avignon, le 23 à 14 heures et qui a couvert en montagne, par le col de Lus-la-Croix-Haute, une étape de 340 km. coupée par un repos de 4 heures.

Dès le 23, le groupe de reconnaissance No 60 tient le col de Plainpalais pour couvrir Chambéry contre une menace de débordement, tandis que le gros du groupement du général Cartier s'accroche solidement au massif de la Grande-Chartreuse.

La couverture de Chambéry est assurée à partir du 23 et les Allemands ne réussiront pas, le 24, à forcer le barrage de Drumettaz et du Viviers.

Chambéry, comme Grenoble, n'aura pas connu l'invasion.

La résistance effectuée sur la position I a permis ainsi à l'Armée des Alpes de remplir intégralement sa mission défensive face à l'Italie en couvrant la ligne de communications du 14e C.A. et du S.D.R. attaquée par le 16e C.A. allemand qui avait en ligne, outre la 3e division blindée, 3 D.I. motorisées (dont la 3e et la 7e) et a 1re division de montagne.

Au surplus, même si la position I avait fini par céder, cette ligne de communications était couverte par la position II devant laquelle les destructions avaient joué dès le 24 au matin sur la Drôme en aval de Dié (et sur le Rhône en amont de Viviers) tandis que s'achevait la préparation des destructions dans le Vercors et sur l'Isère de Grenoble. L'occupation de la position II

étant réalisée après avoir été renforcée de jour en jour et déjà s'amorçait l'occupation de la position III devant laquelle tous les ponts sur la Basse-Durance étaient minés, pendant que les unités de sapeurs rendues disponibles par l'achèvement des destructions sur la Drôme préparaient les destructions au sud du Vercors pour couvrir la ligne de communications de la Moyenne-Durance, en amont de Pertuis.

Le travail de prévision de l'Armée des Alpes avait porté ses fruits : en dépit du très court délai qui lui était imparti par la rapidité des événements, en dépit des faibles moyens dont elle disposait ; tout avait été mis en œuvre pour arrêter, ou tout au moins limiter, l'invasion des arrières, de façon à permettre aux défenseurs du front des Alpes d'accomplir leur mission, en toute sécurité, dans la certitude qu'ils ne seraient pas attaqués sur leurs arrières au cours de leur héroïque défense à l'avant.

Conclusion.

Cette esquisse de la bataille des Alpes montre toute l'importance des opérations qui se sont déroulées, à partir du 20 juin notamment, aussi bien sur la frontière italienne que dans la vallée du Rhône et sur les contreforts occidentaux des Alpes de Savoie et du Dauphiné.

A vrai dire, on ne peut séparer ces deux séries d'opérations dont le Haut-Commandement adverse avait, du reste, cherché la conjugaison intime.

Pour pouvoir remplir au mieux sa mission de défense de la frontière italienne avec les faibles moyens dont il disposait, il importait que le commandant de l'Armée des Alpes ne perdît pas de vue que cette défense constituait sa mission essentielle, la seule du reste qui lui eût été confiée : il devait donc à tout prix éviter de dégarnir ce front qui avait l'avantage considérable d'être organisé et tout prélèvement sur les

troupes d'intervalle eût été un non-sens et aurait abouti à l'écroulement du front est, sans bénéfice d'ailleurs pour le front nord et ouest, en raison des longs délais qu'aurait imposé le retrait suivi du transport d'éléments disséminés en haute montagne.

Et cependant, il importait aussi d'assurer la sécurité des arrières du front est de l'Armée des Alpes : aussi le commandant de l'Armée, secondé par la volonté créatrice de son Etat-Major, s'est-il attaqué résolument à la levée de forces nouvelles ; il a trouvé, réuni, mis sur pied et jeté sur un front défensif improvisé et parfaitement couvert par un obstacle rendu techniquement des plus difficiles à franchir, une petite armée de 30 000 hommes et de 130 canons. Celle-ci, renforcée des seules unités qu'il a estimé pouvoir prélever sur les réserves locales du 14e C.A. (1 bataillon de chasseurs alpins, 1 batterie de 75, un ½ G.R.), a retardé puis endigué l'avance allemande sur l'Isère, en aval de Voreppe, et sur les contreforts du massif de la Grande-Chartreuse.

Que serait-il advenu du front du sud-est de la France si la poussée allemande n'avait pas été contenue ?

La position de résistance, prise à revers, coupée de tout ravitaillement, eût été impossible à défendre, et les forces motorisées et blindées allemandes auraient déferlé dans la vallée du Rhône jusqu'au cœur de la Provence ; l'Armée des Alpes, encerclée, aurait alors subi le même sort que les Armées de Lorraine et d'Alsace.

Se couvrant face au nord, l'Armée des Alpes s'est battue face à l'est ainsi que le prescrivait l'instruction du commandant de l'Armée des Alpes en date du 20 juin.

Et la bataille à la frontière s'est traduite par un résultat concret.

Après cinq jours d'une puissante offensive dans laquelle ont été engagés en première ligne les éléments de 19 divisions, les 1re et 4e Armées italiennes n'ont pu prendre le contact de la position de résistance que dans la vallée de la Tarentaise,

et que s'en approcher dans la région de Menton. Ailleurs, la position d'avant-postes elle-même n'a été entamée qu'en quelques points, grâce au sacrifice des sections d'éclaireurs puissamment aidées par les feux de notre artillerie.

Aucun des ouvrages d'avant-postes qui avaient reçu une mission de résistance n'a été enlevé [1].

Les gros ouvrages de la P. R. sur lesquels, dans les Alpes-Maritimes principalement, l'artillerie italienne s'est acharnée, n'ont subi aucun dommage.

Au moment où s'ouvre l'armistice avec l'Italie, corollaire imposé par l'Allemagne à sa propre convention, *la position de résistance française des Alpes est donc intacte, et la véritable bataille reste à livrer.* Les forces italiennes, quoique éprouvées par la résistance des A.P. et les feux de notre artillerie, gardaient, certes, une supériorité numérique très considérable, mais elles restaient privées pour longtemps, grâce aux destructions multipliées et difficilement réparables dans un tel terrain, grâce aussi à une résistance des A.P. qui n'était point encore éteinte, de toute communication avec leurs arrières ; elles ne disposaient ainsi, pour un effort plus profond, que de sentiers muletiers, d'ailleurs enneigés encore, impraticables aux convois importants et même aux ravitaillements en vivres, harcelés sans relâche par une artillerie intacte.

Libérée de la menace allemande par un armistice unique, l'Armée des Alpes pouvait attendre avec confiance l'attaque de sa véritable position de défense dont le potentiel (moral et matériel) était rigoureusement intact, et dont le ravitaillement eût été largement assuré.

Elle a dû mettre bas les armes après un combat qui ne fut pour elle qu'un prologue. Le général commandant l'Armée des Alpes le résume en ces termes qui terminent aussi notre récit :

[1] « Le fort du Chenaillet », dont un communiqué italien a fait mention, n'était que les ruines du bastion Sarde du Chenaillet, emplacement pour 2 groupes de combat aménagé pendant l'hiver par ses occupants, et qui n'était pas considéré comme ouvrage d'A.P.

ARMÉE DES ALPES.
ETAT-MAJOR.
1er *bureau.*
No 3.305/3.S.

G. Q., *le 25 juin 1940.*

ORDRE GÉNÉRAL

Au moment où cessent les hostilités, je remercie les troupes de l'Armée des Alpes de l'effort qu'elles viennent de fournir.

Réduites, face à la frontière italienne, aux troupes de forteresse et à trois divisions d'infanterie, elles ont contenu les deux armées qui leur étaient opposées, à l'effectif d'une trentaine de divisions. Des troupes d'avant-postes, qui n'avaient qu'une mission de surveillance, se sont confié à elles-mêmes des missions de résistance, de contre-attaque même. Dans certaines actions, elles ont fait des prisonniers en nombre supérieur à leur propre effectif. Nos ouvrages d'avant-postes ont tenu vaillamment, même encerclés. Notre position fortifiée, qui n'a été atteinte que sur une partie infime du front, n'a nulle part été violée. On a vu des équipages d'ouvrage qui, l'ennemi arrivé à leur contact et les troupes d'intervalle faisant défaut, sortaient de leur béton pour attaquer. Chacun a ainsi donné bien plus même que ce que sa mission stricte lui commandait.

A l'attaque allemande contre les arrières de l'Armée, je ne pouvais opposer que des réserves infimes. La défense a été improvisée et assurée par des régiments régionaux, des éléments de toutes armes levés en toute hâte dans les dépôts, des unités à terre de la Marine et de l'Air que leur belle camaraderie de combat lançait à notre secours. Vieilles classes jusqu'à recrues de quelques mois s'y coudoyaient. Tous ont tenu le coup contre des forces bien supérieures, élite d'une armée puissante, dont la poussée a été limitée pied à pied dès que leur contact

a été pris. Ceux qui ont fait cela ont le droit d'en être fiers.

Moi-même, je le suis de tous ceux qui ont combattu, face à l'est, face au nord, face à l'ouest.

Maintenant, en ces heures cruelles, quel est notre devoir de défenseurs des Alpes, de Français ?

Le devoir de tout de suite : rester unis entre soldats solides, être prêts à montrer à tous, Français et étrangers, la belle allure, la tenue impeccable, le moral haut de la troupe d'élite qu'est l'Armée des Alpes.

Le devoir de demain : rester unis entre Français, pour panser nos blessures, reconstruire, matériellement et moralement, notre chère France.

Elle n'est pas morte, elle ne peut mourir. J'ai foi indéfectible en son avenir.

Vous l'avez bien défendue. Merci.

Croyez en elle.

Courage et confiance.

Travail et union.

Vous la reverrez belle et forte.

Le général d'armée OLRY,
commandant l'Armée des Alpes.

(Signé.) OLRY.